Pleurs

2011-08-01

Des larmes vaines et des larmes qui ont une réalité

Le point de départ est le verset où Israël pleure dans le désert : « *Bê-yishma' Moshe et ha-'am bokhêh le-mishpe'hotav* ». Une lecture de *mishpe'hotav* comprend que les pleurs portent sur les nouvelles interdictions nées du don de la *Torah* : certaines unions leur sont désormais interdites, et ils regrettent que leur champ de choix se soit rétréci. Mais l'essentiel, n'est pas ce regret lui-même ; c'est la nature des larmes.

Le *Midrash* pose une question décisive : où Israël a-t-il pleuré des pleurs authentiques, des pleurs qui comptent vraiment ? Cette question suppose qu'il existe des pleurs sans valeur, des pleurs vains, et d'autres qui ont une efficacité réelle. Cela rejoint l'idée bien connue : « *Sha'aré dimah lo nin'alu*», les portes des larmes ne se ferment jamais, même lorsque les portes de la prière se ferment. Il y a donc dans les larmes quelque chose d'extrêmement précieux, peut-être même plus efficace que la prière, sans que cela soit immédiatement facile à expliquer.

Il existe des moments où la tradition demande explicitement de pleurer : certains passages des *Yamim Nora'im*, certains *ma'hzorim* où il est même indiqué : « ici on pleure ». Cela veut dire qu'il existe une forme de juste usage des larmes. Les larmes ne sont pas un simple débordement psychologique ; elles ont leur place, leur moment, leur fonction.

C'est l'histoire de Rabbi Eliezer ben Dordaya. Après une vie de faute, il cherche un appui dans toute la création, puis comprend que la chose ne dépend que de lui. Il se met alors en position fœtale, la tête entre les genoux, et pleure jusqu'à mourir. C'est alors qu'une *bath qol* proclame qu'il entre dans le '*Olam ha-Ba*. Cette position fœtale est l'image d'un retour absolu : la *teshouvah* n'est pas seulement regretter, mais revenir à soi, remonter en arrière sur toute sa vie, la relire et décider ce que l'on assume et ce que l'on n'assume plus.

La puissance de la *teshouvah* tient à cela : nos actes n'ont pas un caractère absolument définitif. On peut arriver à dire d'un acte fautif : « ce n'est plus moi ». Non pas en niant que la chose ait eu lieu, ni en effaçant ses conséquences concrètes, mais en cessant de se reconnaître dans celui qu'on était au moment de l'acte. La faute demeure dans le monde ; mais elle n'est plus "à mon compte" de la même manière. La *teshouvah* permet ce désengagement profond, à condition qu'il y ait un véritable processus et non une simple formule.

C'est à partir de là que la question des larmes devient plus précise. Si les larmes sont liées à un retour si profond, comment comprendre que certaines soient rejetées comme vaines ? Qu'est-ce qu'une larme vraie, et qu'est-ce qu'une larme gaspillée ?

Ra'hel, Bavel et les pleurs qui sauvent de la disparition

Le *Midrash* rapporte au nom de Rabbi Shim'on bar Yo'haï qu'Israël a pleuré des pleurs de *tiflouth*, des pleurs vains, et qu'il en viendra à pleurer pour de bonnes raisons. Il cherche alors où se trouvent les pleurs vrais, les pleurs *shel mamash*. Deux lieux sont mis en avant : Rama et Bavel.

Rama, c'est « *Qol be-Ramah nishma'* » : la voix de Ra'hel *Imenou* qui pleure pour ses enfants. Bavel, c'est « *Al naharoth Bavel* », les pleurs de l'exil après la destruction du premier *Beth Ha-Miqdash*. Il y a là deux niveaux. D'un côté, les pleurs de Ra'hel, antérieurs à l'existence historique du *Klal Yisra'el* tel qu'il sort d'Égypte ; de l'autre, les pleurs du peuple lui-même, déjà plongé dans le *galouth*.

Ra'hel occupe une place charnière. Elle est enterrée à la frontière, hors de l'intériorité de la terre. Ses pleurs sont liés à ce point de passage : ils partent, mais elle veut qu'ils reviennent. C'est pourquoi la réponse divine dans Yirmiyah est adressée à ses pleurs : « *Min'i qolekh mi-bekhi ve-'eynayikh mi-dim'ah... ve-yesh tiqvah le-a'harithekh* ». Les larmes de Rachel obtiennent une promesse : *retiens ta voix de pleurer et tes yeux de verser des larmes* car l'exil ne sera pas une disparition définitive.

Les pleurs de Bavel relèvent d'un autre registre. Ce n'est plus la mère d'Israël qui pleure, mais le *Klal Yisra'el* lui-même, qui prend conscience de son état d'exil. Le point central n'est pas seulement la douleur ; c'est la résistance à la disparition. En exil, le grand danger est l'assimilation, la fonte dans le peuple dominant. Les Assyriens avaient justement pour méthode d'exiler pour faire disparaître l'identité des peuples vaincus. Dans ce contexte, pleurer Bavel, ce n'est pas seulement souffrir ; c'est refuser de dire : « c'est perdu ». Ces larmes maintiennent une opposition intérieure au *galouth*.

C'est pourquoi ces pleurs sont dits *shel mamash*. *Mamash* signifie ici qu'ils ont une épaisseur, une réalité, un impact. HaShem les "prend" et en fait quelque chose. Ils ressemblent presque à une *tal* de *T'hiyat Ha-Methim* : une rosée qui empêche un état de quasi-mort de devenir mort définitive. Israël risque de disparaître dans l'exil ; les larmes empêchent cette disparition.

Une difficulté demeure pourtant : pour les pleurs de Rachel, le verset donne explicitement la réponse divine. Pour les pleurs d'Israël en Bavel, on ne voit pas de réponse aussi directe. Ils sont pourtant appelés pleurs vrais. Il faut donc admettre qu'une larme peut être efficace sans que son effet soit immédiatement formulé. L'efficacité des larmes n'est pas toujours visible.

Le contraste avec la demande de chanter en Bavel est également important. On exige des exilés qu'ils chantent. Eux répondent par des larmes. Il y a là un refus fondamental : quand le dominateur veut imposer le chant, c'est-à-dire l'apparence que tout va bien, les larmes deviennent la seule réponse juste. Elles sont l'opposé du faux consentement.

Le Veau d'or, les explorateurs et la faute de pleurer au mauvais moment

Le *Midrash* lit ensuite « *Bakho tivkeh* » de plusieurs manières. L'une des plus fortes : « tu as pleuré pour un veau, tu pleureras pour deux veaux » — le Veau d'or, puis les deux veaux de Yarov'am. Toute la suite de l'histoire d'Israël est alors relue à partir de la faute du *'Egel ha-Zahav*.

Au Sinaï, après le don de la *Torah*, Israël s'était retrouvé dans une situation comparable à celle d'Adam avant la faute : proximité avec HaShem, possibilité de réparer la faute originelle, possibilité même de retrouver une forme d'immortalité. Le ratage du Veau d'or fait perdre cela. Le problème de fond est un problème d'impatience : il fallait attendre un peu, résister un peu, et cela n'a pas tenu.

Après la faute, tout aurait pu s'arrêter. Mais il y a eu pardon. Ce pardon a même créé un monde nouveau. Non seulement Israël a été maintenu en existence, mais HaShem a enseigné comment prier même après la faute. C'est le sens des treize *middoth* de *ra'hamim* : « *HaShem, HaShem, Kel, Ra'houm ve-'Hanoun*... » Le double *HaShem* est compris comme le Nom d'avant la faute et le Nom d'après la faute. Un nouveau mode d'existence est donné : il est désormais possible de fauter, de faire *teshouvah*, de prier, et d'être encore accepté. C'est le cœur de Kippour.

On aurait donc pu penser que, le pardon ayant été accordé, tout était rétabli. Mais ce n'est pas le cas : il y a pardon, avec sursis. La condamnation de fond n'est pas annulée ; elle est suspendue. Le texte souligne que la faute des explorateurs fait tomber ce sursis. Les explorateurs soutiennent que le projet divin est irréalisable dans le monde concret. Ils voient la terre de Canaan comme un lieu de démesure impossible à habiter selon la volonté divine. Le peuple les suit et pleure : pourquoi avoir été amené ici pour mourir ? On aurait mieux fait de rester en Égypte.

Ces pleurs-là sont les pleurs vains par excellence. Pourquoi ? Non pas parce qu'ils n'ont aucune raison subjective de pleurer, mais parce qu'ils pleurent à un moment où les pleurs ne peuvent plus rien changer. Ce qu'il fallait alors, ce n'était pas pleurer, mais se ressaisir, tirer la leçon, fabriquer des "anticorps" pour l'avenir. Pleurer à cet endroit, c'est gaspiller les larmes.

Cette idée devient plus aiguë dans la relecture du Veau d'or et des deux veaux de Yarov'am. Yarov'am ne voulait pas initialement installer une idolâtrie au sens brut. Il voulait empêcher que son peuple monte à Yeroushalayim et fasse, de fait, allégeance au roi voisin. Il crée donc deux centres symboliques, avec les emblèmes de Yosef. Mais précisément, tout intermédiaire entre Israël et HaShem dérive vers l'idolâtrie. Dès qu'on ne fait pas exactement ce qui est prescrit dans l'*'avodah*, on est sur le fil de l'idole.

Les pleurs après le premier veau auraient dû conduire à prendre les mesures intérieures, spirituelles et politiques, pour qu'une chose semblable ne puisse plus jamais apparaître. Au lieu de cela, on a pleuré, puis recommencé à produire les conditions de la rechute. C'est cela le sens de « vous avez pleuré, vous pleurerez encore ». Les larmes mal placées n'ont pas seulement été inutiles ; elles ont laissé intacte la cause de futurs désastres.

Pleurer avec : Ra'hel, Rabban Gamliel et la *Shekhinah* en exil

Une autre lecture de « *Bakho tivkeh* » est que celle qui pleure fait pleurer d'autres avec elle : HaShem, les anges, le ciel et la terre, les montagnes, les peuples, tout *Knesseth Yisra'el*. Ce point est éclairé par l'histoire de la voisine de Rabban Gamliel, qui pleurait chaque nuit son fils mort. En l'entendant, Rabban Gamliel se mettait à pleurer lui aussi,

non pas pour le même motif, mais parce que ses pleurs lui rappelaient le *'hourban Beth Ha-Miqdash*.

Cela montre qu'on peut pleurer avec quelqu'un sans pleurer pour la même raison. Les larmes de l'un ouvrent chez l'autre un autre deuil. Ainsi, quand Rachel fait pleurer, il ne s'agit pas forcément d'une simple contagion affective ; ses larmes provoquent un éveil.

Dans ce cadre, l'idée rapportée au nom du *Netsiv* est décisive. On dit souvent que quand Israël part en exil, la *Shekhinah* l'accompagne. Ici, l'ordre est presque inversé : quand la conduite d'Israël en *Eretz Yisra'el* ne permet plus à HaShem d'y résider, c'est en quelque sorte la *Shekhinah* qui est exilée ; et comme son lieu de résidence est au sein d'Israël, Israël doit suivre. L'exil n'est donc pas seulement la sanction d'une faute ; c'est aussi la conséquence du fait qu'HaShem ne peut plus demeurer là où Il devait demeurer.

Dès lors, quand on dit qu'HaShem pleure avec Ra'hel, ce n'est pas exactement pour la même raison qu'elle. Ra'hel pleure pour que ses enfants reviennent. HaShem pleure parce qu'une situation a été produite dans laquelle Sa présence ne peut plus résider en *Eretz Yisra'el*. Les larmes se rejoignent, mais leur point d'origine n'est pas identique.

Les anges aussi "pleurent". Cela signifie qu'ils ne peuvent plus proclamer la gloire divine de la même manière. Quand le *Beth Ha-Miqdash* est détruit, quand Israël est en exil, dire simplement « *ha-E-l ha-gadol ha-gibor ve-ha-nora* » devient problématique. Yirmiyah et d'autres n'ont pas pu continuer à parler ainsi sans réinterprétation. Il a fallu que les *Anshei Knesseth Ha-Guedolah* comprennent que la puissance de HaShem ne se manifeste pas seulement comme force éclatante, mais comme capacité à maintenir Israël vivant dans des conditions impossibles, comme un agneau parmi soixante-dix loups qu'ils ne parviennent pas à dévorer.

Même les soixante-dix peuples pleurent, d'une certaine manière, parce qu'eux aussi perdent quelque chose avec la destruction du *Beth Ha-Miqdash*. À Soukkoth, Israël apportait pour eux les soixante-dix taureaux. Eux n'ont pas d'équivalent verbal à ces *qorbanoth*, alors qu'Israël peut dire : « *Ouneshalmah parim sefathenou* ». Leur perte aussi est réelle, même s'ils ne le savent pas clairement.

La mauvaise dette des larmes et la juste mesure du deuil; le mo'ed de Tisha' be-Av

Le dernier point du *Midrash* est particulièrement marquant : ces pleurs vains ont légué aux descendants une **mauvaise dette**. Les larmes ont été comme empruntées à tort, et il faudra les rembourser plus tard par de vraies larmes. Cette image donne aux pleurs une densité presque matérielle : ils constituent un capital précieux. Les utiliser au mauvais moment, c'est en disposer indûment.

D'où l'idée d'une véritable gestion des pleurs. Il ne s'agit pas d'un appel à la sécheresse ni à la dureté, mais à l'adéquation. Il y a des moments où il faut pleurer, et des moments où il faut agir. Le problème des pleurs vains n'est pas qu'ils expriment une douleur fausse ; c'est qu'ils remplacent l'acte nécessaire. À l'endroit où il faut prendre des mesures, les larmes deviennent une démission.

Cela éclaire aussi la place du deuil dans la *halakhah*. Même un deuil légitime a des limites. On ne reste pas dans les pleurs indéfiniment. Le cas de Rabban Gamliel le montre bien : il ne vit pas en permanence dans le souvenir actuel du *Beth Ha-Miqdash* ; il s'en souvient à certains moments. Le rendez-vous de *Tish'ah be-Av* est justement de cet ordre : un *mo'ed* de *ri'houq*, un rendez-vous pour prendre conscience de l'éloignement. On s'approche en découvrant à quel point on est loin.

La fin du cours revient sur cette frontière subtile. Les pleurs de Léah, par exemple, seraient des pleurs justes, parce qu'ils ont effectivement changé quelque chose. Elle n'avait pas une promesse explicite d'HaShem comme la génération du désert ; ses larmes ouvraient un possible. À l'inverse, quand Israël a reçu une promesse, qu'un sursis a été accordé et qu'il fallait désormais se conduire en conséquence, les larmes n'étaient plus le bon geste.

Il en ressort que les larmes ne valent pas par leur intensité mais par leur justesse. Les pleurs *shel mamash* sont ceux qui touchent le point où quelque chose peut encore être obtenu, sauvé, empêché, ou rappelé devant HaShem. Les pleurs vains sont ceux qui se substituent à la responsabilité.

Le point d'aboutissement est donc double. D'un côté, les larmes sont une puissance immense, parfois plus haute que la prière elle-même. De l'autre, cette puissance exige discernement et maîtrise. Il faut savoir quand pleurer, pour quoi pleurer, et quand retenir les larmes pour entrer dans une autre exigence : celle de tirer les conséquences, de prendre des mesures, de ne pas laisser retomber le sursis. C'est en ce sens qu'il existe une véritable économie des larmes, au niveau personnel comme à l'échelle du *Klal Yisra'el*.